

Trace / trace¹

Didier VAUDENE²



Errance. Vents de sable incessants, bruits indistincts et voix mêlées, silence assourdissant. Brumes opaques d'une obscure blancheur griffée de sable et de traînées solaires. Oubli. Avec l'oubli vient le lien, surgit la mémoire. L'errance devient exil. Désormais, ton séjour aura toujours été et sera toujours l'exil. Tu viens de l'errance elle-même, du sable abrasé par le sable. Ton nom est ce chemin toujours emporté par le vent, déjà recouvert par le sable, encore invisible dans la brume. Avec l'exil vient le nom. Tu inventes la trace. A déchiffrer dans le vent, à graver entre les perles de brume. Avec la trace, seulement, vient l'errance.

(dire « la » trace, ne serait-ce pas déjà attendre l'unité d'une signification, d'un concept ? Ne serait-ce pas aussi ce qu'attend la question qu'est-ce que ? J'assume la rébellion violente des mots, leur refus obstiné du clair et du distinct, leur insoumission permanente à la célébration douteuse de l'univocité. Aucun mot n'est neuf, épuré de sa réserve, disponible pour mon discours. Ne dois-je pas d'abord consentir à leur fière solitude quand bien même je prétendrais m'en assurer la maîtrise ? Je ne feindrai ni la langue savante, ni l'apriori miraculeux, ni la mise entre parenthèses du monde, « Tu détruiras l'image des mots. Tu les déposséderas de leurs sons. Tu les dériveras de leur sens. Tu en feras des trous.³ » N'est-ce pas ainsi qu'on pourrait imaginer (monde), le monde mis entre parenthèses, le monde comme trou, et le blanc pour le recueillir ? Le blanc serait-il forme de trou, et le trou forme du blanc qui lui donne forme ? Forme du troublanc. « Graver le blanc dans le blanc n'aboutit qu'à trouer le blanc. Le matin du livre est matin perforé.⁴ »)

Les discours ne tiendraient qu'en position de repli, enveloppant ce qui tout à la fois les anime et les menace, et ne cessant de se creuser silencieusement, jusqu'à se dédoubler et glisser sur eux-mêmes pour effacer le pli maudit grâce à une exacte coïncidence, mot contre mot, blanc contre blanc : le commencement comme impossibilité du commencement, l'origine comme impossibilité de l'origine, le fondement comme impossibilité du fondement..., la trace comme impossibilité de la trace. Troublant bêgaïement de la transcendance. Je n'aurai cessé de revenir vers cette défaillance infime, et pourtant d'une intense obscurité,

Situations

Une trace peut être soumise à la perception, soit comme perceptible (encoche, empreinte, trace de pas, trace écrite, trace sonore, etc.), soit comme imperceptible (traces infimes d'un corps chimique) ; ou ne pas lui être soumise, du moins directement (suivre les traces de quelqu'un, traces de l'influence d'un auteur). Selon l'opposition de l'absence et de la présence, le mot trace convient autant pour notifier une présence (traces infimes d'un corps chimique) qu'une absence (trace produite par un corps actuellement absent ou un phénomène maintenant accompli). Le mot trace peut autant correspondre à une adjonction (dépôts d'encre sur une feuille de papier) qu'à une soustraction (gravure dans une pierre). Une trace peut être produite intentionnellement ou par inadvertance, à l'insu de son auteur ; mais une trace peut aussi relever de liens de causalité ou d'implication (accomplissement d'un phénomène). Sans doute d'autres mots se prêtent-ils à des usages aussi divers, et présentent-ils cette même particularité, de pouvoir figurer de part et d'autre d'oppositions franches, comme s'ils détenaient le privilège d'être soustraits à l'empire du principe de contradiction. Mais le mot *trace* ne mérite-t-il pas une attention spéciale, à la mesure du rôle qu'il assume ?

Autant nous reconnaissons volontiers que le son de la voix est matériel, donc soumis à la perception, autant nous refusons d'accorder au sens une telle matérialité, même à supposer qu'il consisterait au point d'affirmer qu'il existe. Toutefois, nous ne saurions nier qu'il se produise en quelque manière un *effet de sens* lorsque nous parlons, que tout nous interdit de qualifier *immatériel*, un tel effet demeurât-il inassurable :

1. Publié dans la revue *Césure*, numéro 7, « L'impensé, la trace », Paris, 1994.

2. Collège international de Philosophie, Carré des sciences, 1 rue Descartes, F-75005 PARIS.

3. Edmond JABES, *El, ou le dernier livre*, Gallimard, Paris, 1973, page 72.

4. Edmond JABES, *El, ou le dernier livre*, op. cit. page 96.

L'opposition entre son et [effet de] sens ne peut donc venir se caler sur l'opposition entre matérialité et immatérialité. A plus forte raison, l'opposition entre signifiant et signifié ne saurait venir s'y aligner non plus, puisque le signifiant, qu'on ne saurait réduire au son, devrait être lui aussi compris comme immatériel, au même titre que le signifié. Par contre, rien ne s'oppose à ce que nous rangions les sons du côté de la trace, et le sens (ou la signification) de l'autre côté : lorsque nous écoutons quelqu'un parler, chacun sait que ce que nous percevons n'est pas le sens comme tel, et, à cet égard, si l'effet de sens n'est pas « de la trace », rien ne nous oblige cependant à ranger ce qui n'est pas « de la trace » du côté d'une quelconque immatérialité. De même, nous pouvons situer la trace dans le monde, sans pour autant devoir reléguer ce qui n'est pas « de la trace » dans une ultra-mondanité. Les mêmes remarques se transposent à l'écriture, d'autant plus aisément qu'on identifiera la trace écrite à la trace par excellence. Ce décalage entre la question de la trace, d'une part, et les oppositions entre matérialité et immatérialité, ou entre mondanité et ultra-mondanité d'autre part, se traduit par une déhiscence qui bloque aussi bien la réduction évidente de la trace à la matérialité ou à la mondanité, que la réduction de ce qui n'est pas « de la trace » à une immatérialité ou à une ultra-mondanité.

Toutefois, la question de la trace n'est pas restreinte à la parole et à l'écriture, en tant que régies par la conscience. Dans le contexte de la psychanalyse, les processus inconscients ne donnent matière à interprétation que parce qu'ils sont associés aux traces auxquelles ils sont supposés donner lieu. Dans le contexte des sciences expérimentales, nous ne savons pas actuellement concevoir la positivité autrement que procédant de traces (observations et mesures), qui, après glissement sur des écritures, ouvrent la possibilité des mathématisations et des corroborations. Dans le contexte logico-mathématique, on peut d'autant plus aisément s'en remettre à la supposition que les objets ou les êtres « existent », éventuellement de toute éternité dans un paradis ultra-mondain, que cette supposition n'est pas dissociable de l'exigence de positivité qu'implique la logique elle-même (via l'exigence des démonstrations effectives, qu'elles soient discursives ou formalisées), exigence qui s'est radicalisée avec l'essor de la formalisation. De manière générale, l'exigence d'une positivité recueillie comme écriture s'impose de manière stricte à tout ce qui relève de la logique formelle, du calcul, aussi bien que des traitements d'information. Dans ce dernier cas, toutes les disciplines (parmi lesquelles figure l'informatique) et tous les domaines d'activités ou de savoir qui revendiquent l'assujettissement de leur objet aux traitements d'information (en biologie, dans les neuro-sciences ou dans les sciences cognitives, par exemple), revendiquent *ipso facto* leur assujettissement à la positivité de l'écriture. Au demeurant, cette positivité liée à la trace s'étend bien au-delà, qu'il s'agisse du droit aussi bien que de l'art, des Ecritures ou de la question du Nom, par exemple. Et peut-être même conviendrait-il de rappeler que le principe de contradiction, présenté par ARISTOTE comme étant inconditionné, donc le plus ferme de tous pour la science de l'être, n'est cependant applicable qu'au matériau discursif, ce qui implique par conséquent des traces, c'est-à-dire une positivation déjà accomplie ; de sorte que même si je concédais qu'il y a des principes inconditionnés, et que, parmi ceux-ci, le principe de contradiction est le plus ferme de tous, je ne pourrais cependant pas concéder que l'applicabilité d'un tel principe puisse être soustraite à l'exigence d'une positivation préalable, donc à la question de la trace.

Le mot trace reconforte ; il a gardé ses attaches à un sol boueux et crotté, à la pierre, à l'argile, au papier, mais aussi au sable qui emporte tout ; il ne craint pas l'imperceptible, dès lors qu'une prothèse saura hisser jusqu'à la perception ce qui demeure trop infime ; et ce qu'un organe perceptif ne perçoit pas, un autre peut-être en témoignera. Aussi le filigrane de la perception demeure-t-il suffisamment généreux pour étayer les usages divers du mot trace et ses emplois métaphoriques, et toujours disponible pour abriter une position de repli lorsque la question devient trop insistante. Mais une trace n'est pas une chose ; c'est un *statut* associé à un *office*. Quelque chose est reconnu, dans le cadre des conditions qui régissent cette reconnaissance, avoir statut de trace, et, à ce titre, faire office de trace à l'égard de ce dont cette trace est [supposée être] *trace-de* ; réciproquement, la réduction de la trace à une matérialité prédéterminée efface en quelque manière, quoique sans les abolir, le travail d'interprétation qui conduit à cette reconnaissance, aussi bien que le sujet qui en assume l'effectivité : c'est le *glissement* trace/trace, c'est-à-dire le glissement de *trace* [comme statut] sur *trace* [comme matérialité]. Mais ce glissement, qui n'efface cette distance d'interprétation que dans l'ordre du signifiant, ne saurait tenir sans le secours d'une couverture qui soit en mesure d'anesthésier tout soupçon : la supposition d'une *donation* de la trace notifie le non avoir-lieu de l'interprétation (et du sujet) qui détermine cependant la reconnaissance de la trace ; réciproquement, cette donation est une sorte d'effet hallucinatoire provoqué par un sujet méconnaissant le travail d'interprétation qu'il ne cesse cependant pas d'assumer. Bref, si la trace est donnée, il n'y a pas lieu de soupçonner l'intervention d'une interprétation ni d'un sujet pour l'assumer, ni *a fortiori* d'un glissement pour en effacer toute trace.

Le glissement trace/trace demeurerait peut-être anecdotique si la question de la trace ne dessinait une ligne de fracture transversale venant s'interposer dès lors qu'est en jeu la détermination et l'élaboration d'un *rapport au monde*, ou, du moins, de ce que nous pouvons entrevoir ou soupçonner à ce titre. Qu'il faille en passer par la supposition d'un *rapport à*, n'est-ce pas déjà dire qu'il y a distance, séparation, étrangeté ? A considérer la question de la trace sous l'angle d'une *médiation*, on observera que l'intervention d'une trace implique une triple distance : d'une part, il y a une distance entre une trace et ce dont cette trace est [supposée être] *trace-de* ; mais, d'autre part, si la déhiscence entre trace et matérialité implique déjà une distance entre une trace et son substrat matériel (une trace n'est pas son substrat), cette déhiscence implique aussi une distance entre la matérialité et ce qui peut en être recueilli comme trace (la matérialité n'est pas « de la trace », et n'est pas ultimement épuisable comme trace). Cette médiation ne détermine ni une distance irrémédiable entre un ici-bas matériel ou mondain et un là-haut immatériel ou ultra-mondain, ni une frontière entre une intériorité immédiatement présente à elle-même et une extériorité contingente, mondaine, objective ou matérielle. Médiation singulière, donc, comme une intimité, distance à la fois interne et inassignable, sans trace, donc sans mesure ni frontières, sans cartographie ni topologie. A considérer par ailleurs la trace sous l'angle de l'*interprétation*, on observera que toute reconnaissance d'une trace procède d'une interprétation, de sorte qu'il ne saurait se concevoir de trace « absolument première », c'est-à-dire ne procédant d'aucune interprétation ; mais s'il est vrai qu'il n'y a d'interprétation que de traces, alors on ne saurait non plus concevoir d'interprétation « absolument première », c'est-à-dire ne procédant d'aucune trace. Aussi la question de la trace s'avère-t-elle indissociable de la question de l'interprétation, aussi bien que de celle des *régressions sans fin*.

La question de la trace appartient-elle à la philosophie, au droit, à la psychanalyse, à la littérature... ? Probablement à aucun de ces discours ni à aucune de ces pratiques en particulier, quoiqu'elle les concerne tous, puisqu'elle s'interpose au moins avant le *dit* et avant l'*écrit*. Echouerions-nous à méditer ce rapport au monde au point qu'il faille le régler sur la fantaisie d'un jeu de mots, ou le réduire au repérage de quelques tropes, figures, ou effets de style ? Convient-il au contraire de comprendre que le mot *trace* recueille une manière de savoir en souffrance, patiemment ciselé à notre insu, parce que nous ne savons pas affronter ce qu'il parvient pourtant à contenir — son obscurité : notre « insavoir » — quoique sa résistance soit à la mesure de notre refus ? « Mais si l'inspiration dit l'échec d'Orphée et Eurydice deux fois perdue, dit l'insignifiance et le vide de la nuit, l'inspiration, vers cet échec et cette insignifiance, tourne et force Orphée par un mouvement irrésistible, comme si renoncer à échouer était beaucoup plus grave que renoncer à réussir, comme si ce que nous appelons l'insignifiant, l'inessentiel, l'erreur, pouvait, à celui qui en accepte le risque et s'y livre sans retenue, se révéler comme la source de toute authenticité. ¹ »

Glissements

Par quels cheminements en suis-je venu à utiliser le mot trace ? Je ne doute pas que ce mot a longtemps sommeillé en moi après la lecture de De la grammatologie² et de L'écriture et la différence³ ; j'ai dû l'oublier, de cet oubli actif qui le prépare pour l'occasion où il s'impose. Lorsque cela eut lieu, je n'ai pas souhaité revenir sur les lectures qui me l'avaient initialement proposé ; j'ai voulu lui laisser ce mot accomplir son travail de mot dans mon discours. Il ne s'agit donc ici ni de présenter la trace « au sens de Derrida », ni d'en proposer une étude critique ; mais certains recoupements ne sauraient être fortuits.

(je dois un aveu : j'ai moi-même expérimenté l'effet singulier du mot trace ; j'ai joué de ses multiples potentialités, et je sais que j'en ai joué, sans que, pour autant, je fusse en mesure de déterminer avec précision l'enjeu de ce jeu. Après quelques tâtonnements, je compris qu'il pouvait recueillir et maintenir en réserve quelque chose que je ne parvenais pas encore à apprécier, tandis qu'il me permettait de résorber un obstacle jusqu'alors infranchissable. Peut-être beaucoup de discours, sinon tous, ne tiennent que grâce à ces délicates cicatrices, qui correspondent moins à quelque difficulté ou imperfection mineure qu'on pourrait aisément laisser de côté, qu'aux clés de voûte essentielles sans lesquelles rien ne saurait tenir. Ces mots-là nous charment, auteurs et lecteurs, et nous les aimons autant que nous les craignons ; à l'effet de sens qu'ils produisent dans l'obscurité répond une sorte d'intuition prévenante qui nous avertit du danger et nous garde de les examiner de trop près, tandis que l'adhésion qu'ils provoquent, transcendant le doute le plus aiguë et les objections les plus méthodiques que la raison voudrait leur opposer, aura

1. Maurice BLANCHOT, *L'espace littéraire*, Gallimard, Paris, 1955.

2. Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Minuit, Paris, 1967.

3. Jacques DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 1967.

anesthésié pendant longtemps nos entreprises critiques. J'ai renoncé, pour ma part, à croire que ces cicatrices étaient accidentelles, et j'ai préféré comprendre qu'il fallait les affronter comme une condition de la tenue des discours : trace serait l'un de ces mots)

Ce que je tente ici de reconstituer en tant que question de la trace serait une manière d'interroger ma propre expérience, de tenter de repérer le jeu du glissement trace/trace dans mon discours. Ce jeu, qui n'est pas anodin, tant il passe inaperçu quand il épouse ces plis cicatrisés du discours que nous appelons les évidences, n'est probablement que l'une des entrées, aussi bien que l'une des issues, d'un immense labyrinthe d'apories. Blessure de discours silencieusement refermée, le mot trace serait-il aussi l'ensevelissement de cette cicatrice, la trace méconnaissable et déplacée d'une trace ensevelie ? De son effacement ?

La reconnaissance d'une trace procède d'une structure, dont on peut ébaucher un schéma de principe, rudimentaire parce que très condensé, qui ne décrit aucune « réalité » particulière, et qui doit être compris, voire interprété, comme une sorte de *guide d'interprétation* ; c'est une manière d'aphorisme ou de proverbe qui ne prend sens que dans les lectures, les applications, les développements et les critiques qu'on lui accorde.

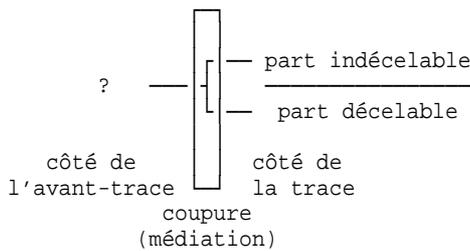


Fig. Schéma de la médiation.

Du côté de l'*avant-trace* est située la provenance de la trace, c'est-à-dire ce dont la trace est supposée être *trace-de* ; la coupure médiatrice verticale rappelle, comme une manière de distance, qu'une trace n'est pas [la même chose que] ce dont elle est supposée être *trace-de*. Toutefois, les deux côtés de la coupure ne sont pas irrémédiablement indifférents l'un à l'autre, et l'interprète doit avoir quelque raison de « remonter » de la trace vers ce dont il la suppose être *trace-de* : si la coupure notifie une *séparation*, elle notifie aussi une *relation*, et, en ce sens, une coupure, indissociablement, *sépare et relie*. C'est ce trait caractéristique des coupures qui peut se décliner selon diverses modalités : distance, médiation, interprétation, manifestation, etc.

Du côté de la trace, la coupure horizontale notifie qu'une trace ne se réduit pas à la matérialité concrète d'un substrat, lequel est associé à la part [dite] *décelable* de la trace ; il y a, « dans » la trace, une contrepartie inéliminable, une sorte de *reste*, associé à la part [dite] *indécélable* de la trace, qui exclut que la part [dite] décelable n'épuise ce dont la trace est [supposée être] *trace-de*. Cette contrepartie indécélable est une manière, pour l'interprète, de garder mémoire du fait que quelque chose ne saurait avoir statut de trace qu'à la condition que la coupure médiatrice entre la trace et sa provenance demeure irréductible. Cette coupure horizontale notifie elle aussi à la fois une séparation (entre les parts décelable et indécélable) et une relation (ces deux parts sont indissociables) ; ainsi pourra-t-on dire, avec des guillemets le cas échéant, que le reste impliqué par une trace figure *dans* cette trace, quoique *sous forme indécélable*.

Lorsque nous parlons, nous ne produisons pas le sens comme trace, car le sens n'est tel qu'éprouvé ou vécu effectivement. Aucune expérience n'est plus commune que celle de l'*effectivité* du sens, car si je tente de déplier le sens, chaque explication n'est telle que requérant pour elle-même l'*effectivité* du sens ; loin de parvenir à épuiser le sens, j'ouvre l'abîme d'une *régression sans fin* : le sens est ultimement irréductible à des traces [décelables] : « Autant vaudrait nier que l'*Iliade* ait un sens, sous prétexte qu'on a vainement cherché ce sens dans les intervalles des lettres qui la composent.¹ ». Dans le schéma ci-dessous, *ça* parle : quelque chose (place 1) vient à la trace comme parole ou comme écriture, en noir et blanc, à demi décelable et à demi indécélable. Le sujet [s']interroge : que voulais-je dire ? Peine perdue. Ce qu'il tente de s'attribuer comme *vouloir-dire* lui échappe, car il ne l'entend que comme *autre* et doit le reconstituer (place 2) comme une interprétation : que voulait-je dire ? qu'est-ce que *ça* veut dire ?

1. Henri BERGSON, *La pensée et le mouvant*. PUF, Paris, 1990, p. 194.

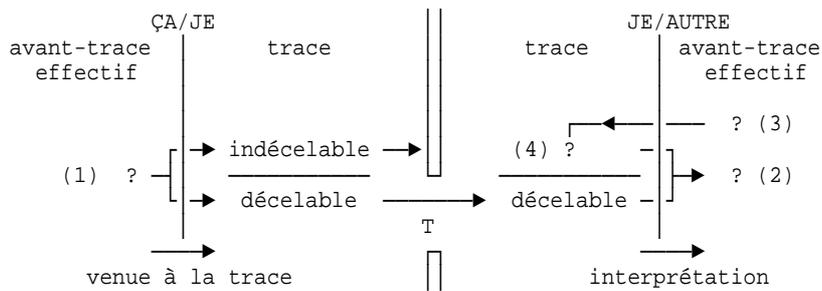


Fig. . Schéma du dire.

Le *je* qui parle (côté gauche) n'est pas le *je* qui [s']entend (côté droit), car l'un et l'autre sont séparés par une sorte de barrière. Le quelque chose (place 1) ne peut passer directement cette barrière pour venir de l'autre côté (place 2) : il n'y a passage que par la médiation d'une venue à la trace, associée à la barrière qui ne laisse passer (flèche T) que la part décelable des traces. Pour interpréter (côté droit), il faut d'abord *prêter* une intention (supposition, hypothèse, etc., en place 3) pour tenter de reconstituer *ce qui ne passe pas* (part indécélable en place 4) et reproduire un sens effectif (place 2) ; cette interprétation est donc très particulière, puisqu'elle vise à *faire sens* (place 2), un sens lui aussi *effectif*. Le schéma demeure, en son principe, le même, que les deux *je* soient assumés par une personne ou par deux personnes distinctes ; seule varie la distribution des acteurs par rapport aux rôles et aux places. Il se peut même que les *je* ne soient pas assumés, en tant que tels, par des personnes physiques : l'auteur (d'un livre, des lois, d'un discours, etc.) n'est pas nécessairement *une* personne, de même que le lecteur ou l'auditeur peut n'être que supposé. On peut noter que la venue à la trace ne coïncide pas avec la coupure ça-je/je-autre, laquelle n'est même pas nécessairement à comprendre comme la coupure entre soi et autrui.

La coupure entre avant-trace et trace peut aussi se comprendre comme un *se manifester*, qui implique, en son principe, une manière de distance entre le *manifesté* supposé (place 1), inaccessible comme tel, et sa *manifestation*, faute de quoi l'un et l'autre coïncideraient, et le *se manifester* n'aurait pas lieu.

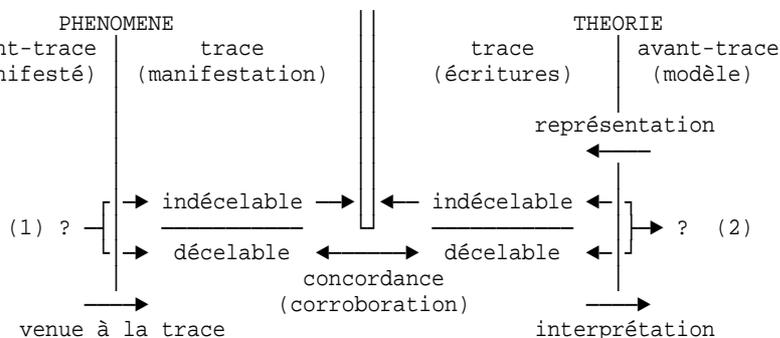


Fig. . Schéma du se manifester.

Côté droit, l'observateur doit interpréter [la part décelable] des traces afin d'élaborer un toujours hypothétique *équivalent théorique* ou *modèle* (place 2) du manifesté supposé, équivalent qui est lui-même inaccessible comme tel, même (et surtout) s'il est mathématisé, puisque les *êtres* mathématiques ne sont pas factuellement accessibles comme tels ; la *représentation* est, en quelque sorte, le mouvement inverse de l'*interprétation*. La symétrie partielle permet de dégager les termes analogues : le manifesté (place 1) a pour corrélat l'équivalent théorique (place 2) tandis que le *se manifester* a pour corrélat la représentation ; l'interprétation, quant à elle, est le corrélat de la remontée du cours de la venue à la trace, remontée impossible en son principe puisque le manifesté supposé demeure inaccessible. Ce schéma souligne que l'exigence de positivité (au sens actuel, c'est-à-dire par l'intermédiaire de traces, et, ultérieurement, d'écritures) est indissociable de la conservation d'une distance à l'égard du manifesté supposé : ce réel n'est ni voilé, ni caché, car c'est l'exigence de positivité qui ménage et conserve la distance qui autorise l'élaboration d'une connaissance positive. On observera que les corroborations expérimentales, fussent-elles les plus strictes, ne portent *in fine* que sur la part décelable des traces : contrairement à ce qu'une opinion répandue laisse entendre, les théories (surtout si elles sont mathématisées), aussi bien que les modèles abstraits, ne sont jamais corroborés *en tant que tels*, car une telle corroboration « absolue » impliquerait la comparaison *directe* (im-médiate) de deux termes inaccessibles *par principe*, le manifesté supposé (place 1) et son équivalent théorique abstrait (place 2).

Ces schémas sont généraux, non parce qu'ils parviendraient à envelopper tous les cas imaginables, mais, tout au contraire, parce qu'ils tentent d'en dire le moins possible. Ainsi, par exemple, les coupures, qui sont elles-mêmes des places dans la structure, sont une manière de laisser aussi peu déterminé que possible le caractère minimal de ce qui, indissociablement, sépare et relie. Dans le cas du *se manifester*, la coupure médiatrice entre trace et avant-trace n'implique d'aucune manière que le *se manifester* doive être conçu comme une sorte de processus qui transformerait une « chose en soi », donnée mais non manifeste, en sa manifestation tangible, ou comme une sorte de dispositif vidéographique « en direct » qui donnerait à voir sur les écrans des appareils de mesure quelques pâles reflets d'une « chose en soi ». Il convient au contraire de raisonner à l'envers, en considérant que la supposition d'un *se manifester* est une manière d'imaginer qu'il y a distance... à l'égard de quoi ? je ne sais pas, et c'est cela, dont je ne sais rien d'autre que *je ne sais pas*, qui assume, côté avant-trace, le rôle de l'inaccessible. De même, dans le cas du *dire*, il convient de raisonner à partir de la supposition d'un *mi-dit* (côté trace), et de comprendre que sa provenance demeure elle aussi inaccessible. A ce degré de généralité, la structure de la médiation demeure « la même » dans ces deux cas (on pourrait en présenter d'autres), étant entendu que chaque instance d'une telle médiation est singulière : l'acte de dire, en tant que référé à un sujet, n'est pas « la même chose » que le *se manifester* référé à un phénomène. Certes, rien n'empêche par ailleurs d'aborder le parler comme un phénomène bio-neuro-xxx parmi d'autres, à référer à la phonation ou à l'inscription, comme un processus permettant de coder, à destination des organes perceptifs, un vouloir-dire à la fois pré-existant et pré-déterminé ; mais l'acte de dire demeure autre chose que le fait de parler ainsi entendu ; d'où le glissement sous-jacent à l'affirmation selon laquelle le langage caractérise l'homme.

La supposition d'une distance, dont l'une des extrémités atteint l'inaccessible, ne va nullement de soi ; elle est pourtant essentielle à la supposition qu'il y a du savoir, et, plus généralement, de l'interprétation. En effet, si je suppose qu'une telle distance n'a pas lieu, alors les deux rôles de la trace et de sa provenance coïncident, de sorte qu'il n'y a même pas lieu d'interpréter. La coupure médiatrice, qui peut être déchiffrée comme une *venue à la trace* dans le sens de l'avant-trace vers la trace, peut se déchiffrer, dans l'autre sens, comme une *interprétation*, c'est-à-dire comme une tentative de « remonter » de la trace vers sa provenance supposée, tentative toujours ultimement maintenue en échec puisque la provenance supposée demeure, en son principe, inaccessible. Ce qui ouvre l'avoir-lieu d'une interprétation est donc aussi ce qui exclut son aboutissement ultime, de sorte qu'une interprétation n'est proprement telle qu'à apporter avec soi ce qui implique qu'elle demeure *sans fin*¹.

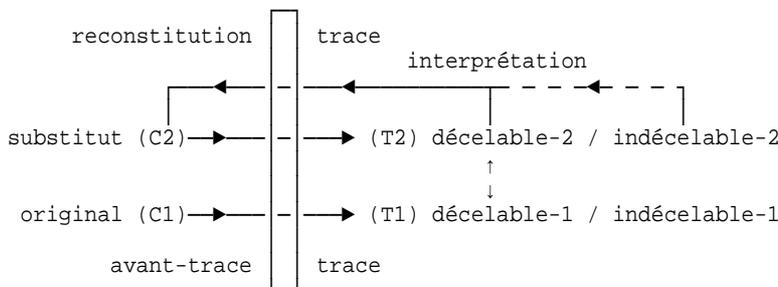


Fig. . Schéma de l'interprétation.

Dans ce schéma, qui n'est qu'une redistribution des deux précédents, la trace (T1) est associée à ce qui demeure ultimement inaccessible (en place C1). En son principe, le mouvement de l'interprétation consiste à « remonter » la cours de la venue à la trace pour élaborer un *équivalent théorique* substituable à l'original, équivalent qui se compose d'un « équivalent de chose » (C2), et d'un « équivalent de venue à la trace » (lien C2-T2) ; équivalence théorique a lieu lorsqu'il y a coïncidence des traces (T1) et (T2) *quant à leur part décelable*. Il est clair qu'une telle coïncidence n'implique pas que la trace (T1) soit « la même trace » que la trace (T2) : elles sont seulement *indiscernables*, c'est-à-dire qu'elles coïncident quant à leur part décelable tandis qu'elles diffèrent quant à leur part indécelable ; corrélativement, cette différence quant aux parts indécelables garde mémoire du fait que, par principe, le substitut (C2) ne saurait être « la même chose » que l'original (C1), lequel n'est d'ailleurs jamais que supposé. Par conséquent, il y a équivalence théorique (ou substituabilité) lorsque la

1. Dans le discours analytique, par exemple, le refoulement originaire assume en son principe une inaccessible qui exclut la clôture ultime des interprétations. Dans un autre contexte, la sentence héraclitéenne *panta rhei* (tout s'écoule), par exemple, notifie une inaccessible *par principe*, de sorte la seule supposition d'une identité à soi de ce que vise la connaissance suffit à installer une distance inéliminable ; en ce sens, le principe d'identité et le principe de contradiction n'ouvrent l'avoir-lieu d'un connaître que comme une distance à l'égard d'un impossible à connaître.

différence (C1-C2) entre l'original et le substitut vient à la trace comme une *différence indécélable*, c'est-à-dire comme une différence entre deux traces indiscernables¹. A cet égard, définir la vérité comme *adaequatio intellectus et rei* (en l'occurrence entre original et substitut) constitue peut-être un principe régulateur séduisant ; il est cependant soumis à la question de la trace quant à ses conditions d'applicabilité, ce qui le rend inapplicable comme tel. On peut toutefois rendre ce principe applicable, mais au prix d'un double renversement, en lui donnant le sens d'une absence d'inadéquation décelable, c'est-à-dire, puisque l'original et son substitut ne sont certainement pas « la même chose », comme la certitude d'une inadéquation indécélable. Peut-être certains clivages entre discours ou disciplines sont-ils moins évidents ou irréductibles qu'on ne le croit parfois.

Etudes

N'éprouvons-nous pas parfois comme évident que les sciences positives opèrent grâce à la médiation de traces, et que le langage donne lieu à ces traces que nous appelons le signifiant, qu'il emprunte la voix ou l'écriture, ou qu'il soit transmis, enregistré, ou restitué grâce aux appareils qui nous devenus familiers ? Ne semble-t-il pas que le mot trace nous permet d'approcher au plus près la rugosité matérielle du monde ? (le glissement est la somnolence du doute) Je veux tenter de gripper le glissement trace/trace pour provoquer son désajointement et paralyser son efficacité, au moins temporairement et partiellement, afin d'en faire jouer le ressort. Approche fragmentaire par le biais d'exemples. Peut-être est-il impossible de venir à bout d'un tel glissement.

L'exemple du crayon : sur mon bureau, un crayon attire mon attention, car je ne le reconnais pas comme étant l'un de ceux que j'ai l'habitude d'utiliser. Je m'interroge. Plusieurs personnes sont venues me rendre visite, ce matin, et l'une d'elles aura probablement oublié ce crayon.

L'exemple de la gomme : je veux effacer un mot dans le texte que je suis en train d'écrire, mais je ne trouve pas ma gomme. Je la cherche, mais je ne la trouve toujours pas, et pourtant je suis sûr qu'elle était là, tout-à-l'heure, puisque je m'en suis déjà servi ce matin. Plusieurs personnes sont venues me rendre visite dans la matinée, et l'une d'elles, après l'avoir utilisée, l'aura probablement emportée.

Ces deux exemples² rappellent que n'importe quoi peut se trouver faire office de trace, et qu'on ne saurait admettre que le substrat d'une trace est perceptible comme tel, parce que la détermination de ce substrat est, sinon consécutive, du moins concomitante avec la reconnaissance qu'il y a trace, et, surtout, parce que ce substrat peut être déterminé comme une absence de quelque chose (exemple de la gomme). Ce dernier cas, qui exclut autant l'éventualité d'une donation qu'une détermination simplement « chosiste » du substrat, oblige à considérer la détermination du substrat comme une *différence* entre deux situations, dont l'une est *actuelle* (ce qui a lieu actuellement, l'enchaînement supposé avoir donné lieu à la trace s'étant produit), et l'autre hypothétiquement reconstituée (ce qui hypothétiquement aurait eu lieu si l'enchaînement supposé avoir donné lieu à la trace ne s'était pas produit).

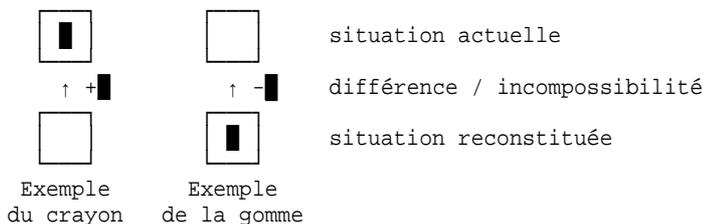


Fig. . schéma des substrats.

Dans l'exemple du crayon, on pourrait, par abus, identifier la chose (le crayon) et le substrat ; par contre, dans l'exemple de la gomme, un tel abus reviendrait à affirmer qu'il n'y a pas de substrat (pas de matérialité tangible), donc qu'il n'y a pas de trace. Autant la situation actuelle peut être soumise à une « épreuve de réalité » (il y a un crayon ou il n'y en a pas ; il y a une gomme ou il n'y en a pas, etc.), autant l'autre situation, en tant que reconstituée hypothétiquement, ne peut être directement soumise à une telle épreuve. De manière générale, les

1. Il y a en général une multiplicité d'interprétations donnant lieu à équivalence théorique (pas d'interprétations ultimes) ; mais, toujours en général, on opère sur des recouvrements d'interprétations articulées les unes aux autres, et non sur des interprétations isolées.

2. De nombreux films, parmi lesquels figurent beaucoup de films policiers, sont directement liés à la question de la trace, et certains d'entre eux la soutiennent d'une manière vertigineuse. Je me bornerai à citer : *Blow-up* (Michelangelo ANTONIONI), *La mort aux trousses* (Alfred HITCHCOCK), *M le maudii* et *L'imraisemblable vérité* (Fritz LANG), *Citizen Kane* (Orson WELLES).

deux termes d'une telle différence sont *impossibles*¹ en ce sens qu'ils ne peuvent être actualisés *en même temps* ; corrélativement, le substrat d'une trace est différentiel, et *hybride* en ce sens qu'il résulte de l'articulation d'une matérialité indéterminée et d'une interprétation qui lui confère [au moins] sa délimitation et son unité. Par conséquent, même lorsqu'on tente d'aborder la question de la trace en serrant au plus près la matérialité du substrat, il s'avère impossible d'éliminer le travail d'interprétation impliqué par le caractère hybride du substrat, de sorte qu'on ne trouvera pas plus de traces que de substrats de traces « dans la réalité ».

La détermination différentielle et hybride du substrat s'étend à la détermination de la provenance supposée d'une trace. Dans les deux exemples, j'ai implicitement reconstitué deux accomplissements hypothétiques impossibles, l'un au cours duquel s'accomplit ce qui donne lieu à la trace, l'autre au cours duquel cet accomplissement n'a pas lieu.

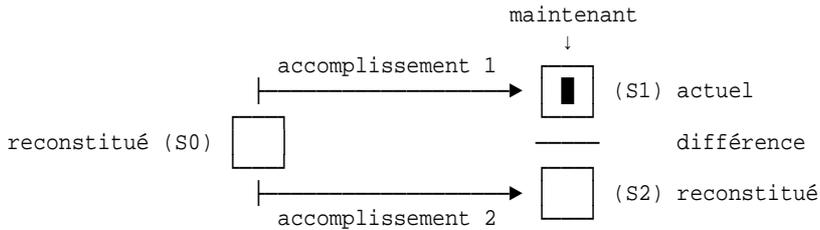


Fig. . Schéma des accomplissements.

Dans l'exemple du crayon, je peux reconstituer comme situation initiale (S0) l'état de mon bureau (ce matin, peut-être) où il n'y avait pas ce crayon. Premier accomplissement (S0-S1) : quelqu'un vient me voir, sort un crayon de sa poche, s'en sert, le pose sur mon bureau, et s'en va sans l'avoir repris ; second accomplissement (S0-S2) : quelqu'un vient me voir, sort un crayon de sa poche, s'en sert, le pose sur mon bureau, le reprend un peu plus tard, et s'en va. La différence entre les deux accomplissements met en relief une *variation minimale* (crayon laissé ou non) qui convient à la différence déterminant le substrat (crayon en excès ou non), aussi bien qu'à ce que je sais par ailleurs (quelqu'un est venu me voir). On peut remarquer, dans ce cas, que la différence de situation (S1-S2), comprise comme l'excès d'un crayon, se trouve associée à une différence d'accomplissement (avoir repris ou non le crayon) qui peut se formuler comme un non-agir (la personne [qui est venue me voir] n'a pas repris le crayon) ; toutefois, rien ne m'oblige à considérer ce non-agir comme n'étant rien : s'agit-il d'un oubli, d'un acte intentionnel, ou encore d'un acte manqué ? Poser de telles questions, c'est maintenant comprendre la différence des deux accomplissements comme s'il s'agissait d'une différence de situations déterminant à son tour un substrat (l'action de reprendre le crayon n'a pas eu lieu), alors que ce substrat aurait pu ne pas avoir eu lieu (rien n'empêchait la personne de reprendre le crayon) ; comme précédemment, je peux élaborer une multiplicité d'accomplissements convenant à ce nouveau substrat. Il n'est pas nécessaire d'aller plus avant dans ces exemples pour comprendre que de tels changements de niveaux d'interprétation peuvent se développer *sans fin*, et que le lien à la matérialité initiale, même s'il se distend, n'est cependant pas aboli, pourvu qu'on veuille bien reconstituer tous les enchaînements.

Malgré leur extrême simplicité, ces exemples mettent en évidence que la structure de la trace implique une articulation espace/temps. Tandis que la différence de situations (S1-S2) qui détermine le substrat est, en quelque sorte, *synchronique*, les différences associées aux accomplissements (S0-S1) et (S0-S2) sont, en quelque sorte, *diachroniques*. L'ensemble du schéma ne tient donc qu'à la condition que les accomplissements produisent des altérations (adjonctions, suppressions, modifications, transformations, changements d'état, etc.) suffisamment durables pour persister jusqu'à la situation actuelle (S1) ; corrélativement, ces altérations s'accumulent au fur et à mesure qu'elles se produisent pour se trouver recueillies, comme saisies d'un bloc, en tant que substrat individué : le substrat joue le rôle d'une sorte de *pivot* entre un aspect différentiel et synchronique (délimitation, unité), et un aspect intégral et diachronique (persistance, accumulation). Ainsi, par exemple, lorsque je déchiffre une inscription lapidaire, chaque lettre résulte de l'accumulation des coups de marteau du graveur sur le burin creusant la pierre ; chaque lettre, quoique déterminée comme une unité par la différence synchronique, est cependant une sorte de *flou*, eu égard à la différence diachronique, où se trouvent accumulés les effets d'un burinage étalé dans le temps, comme les phares des automobiles dessinent des traînées lumineuses dans une photographie en pose, ou comme le mouvement d'un corps devient la courbe immobile de sa trajectoire dans une représentation géométrique en coordonnées espace/temps.

1. Mot emprunté à LEIBNIZ.

Dans les schémas relatifs aux différences, les traits spécifiques au crayon ou à la gomme ont été éliminés, au point que le petit rectangle noir représente également l'un et l'autre. Ces schémas, pour autant qu'on accepte de les comprendre dans leur généralité, peuvent être référés à n'importe quelle trace, donc à n'importe quel substrat : ces schémas, autant que la structure différentielle liée à la détermination du substrat, impliquent en fait le détour par une *chose quelconque*. De même qu'il n'y a pas des choses qui sont des traces et d'autres qui n'en sont pas, de même il n'y a pas des choses qui sont des choses quelconques et d'autres qui n'en sont pas : il s'agit donc ici encore d'un statut et non d'une propriété, c'est-à-dire qu'une chose quelconque n'est pas quelque chose, mais un office. C'est un tel office que détermine cette structure différentielle, de sorte que n'importe quelle chose, en tant qu'elle assume cet office, fait office de chose quelconque. Corrélativement, chaque fond entièrement blanc peut valoir pour toute situation ; c'est le cerne de mon attente, la bigarrure uniforme d'une matérialité indéterminée, où se vient se fondre ce que je souhaite en ignorer, quant à la détermination différentielle que je vise, aussi bien que ce que j'en ignore à mon insu : c'est le monde quelconque, non pas éliminé ou relégué à l'écart, mais le monde sans particularité, comme mis entre parenthèses. Et ce que nous appelons ordinairement l'espace, le temps, l'espace-temps, les niveaux de réalité, etc., n'est que moirures ou fissures dans ce reste du monde sans particularité où se recueille en un bruit blanc le murmure silencieux d'une agitation immobile.

Toutefois, ces schémas, même déchiffrés comme des représentations, ne sont pas des abstractions immatérielles ; ils sont eux aussi dans le monde, donc assujettis à la question de la trace. Parce qu'elle s'interpose avant le *dit* et avant l'*écrit*, on ne saurait parler ou traiter de la question de la trace sans l'impliquer *hic et nunc*. Dans le cas particulier de la détermination différentielle du substrat d'une trace, cette implication est telle que le schéma ne prend sens qu'à la condition que tu effectues *hic et nunc* l'expérience de cette détermination différentielle, de manière que tu en viennes à reconnaître, comme substrat d'une trace, le petit rectangle noir.

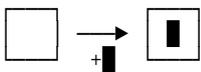


Fig . .

L'apparence concrète des exemples du crayon et de la gomme s'estompe devant l'*hic et nunc* des schémas supposés les représenter, tandis que tu accomplis effectivement ce qui t'est proposé comme un récit ; *filmer la vie, c'est vivre le cinéma*¹. Invoquer ici une pétition de principe, une circularité ou une auto-référence serait une bévue, car la situation se développe en une *régression sans fin*, puisque le schéma, dans son ensemble, est lui-même à déterminer comme une trace. La détermination la plus simple consiste à reconstituer ce qu'aurait été la feuille de papier sans le schéma.

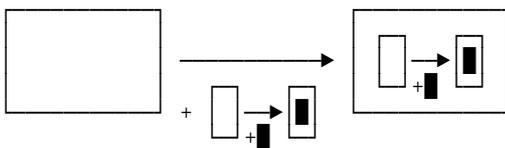


Fig . .

Ce développement d'un pas de la régression sans fin souligne rétroactivement que les carrés blancs du schéma initial, qui jouaient le rôle de fonds lorsque le schéma était déchiffré comme une représentation, avaient déjà statut de trace (ou de fragments de trace) à l'égard de la feuille de papier qui les héberge². L'expérience apparente liée au schéma initial (reconnaître le petit carré noir comme trace) est donc en fait double, puisqu'elle implique une autre expérience (reconnaître le schéma initial comme trace), certes décalée d'un cran, mais strictement identique, en sa structure, à l'expérience décrite par les exemples. Il est clair que je peux réappliquer les mêmes remarques à ce nouveau schéma, et ainsi de suite : je déclenche ainsi une régression sans fin, *sans fin* en son principe, car je ne pourrai jamais éliminer ce qu'implique le fait je déchiffre le schéma dessiné sur une feuille de papier ; corrélativement, quel que soit le cran auquel je choisis d'arrêter le développement de la régression, il reste toujours exactement *un* accomplissement *en acte* impliqué par la représentation (ou le développement) obtenue, quoique cet acte, qui constitue l'une des conditions de possibilité de la

1. Jean-Luc GODARD.

2. Cf. Kasimir MALÉVITCH, *Carré blanc sur fond blanc*, 1918, Museum of Modern Art, New York.

représentation, demeure non représenté [de manière décelable] dans cette représentation, accomplissement qu'il échoit au lecteur d'assumer. On pourra comprendre que cet acte, en tant qu'il est effectif, est « équivalent » au reste non développé de la régression, donc inépuisable comme représentation. Si j'imagine, même si c'est impossible, la régression sans fin complètement développée, il ne se constitue jamais de fond, et je pourrai dire, par exemple, que toute trace est [déterminée comme] une différence entre deux traces ; réciproquement, la distinction entre fond et trace traduit l'arrêt du développement régressif, arrêt qui, par ailleurs, détermine le reste, dès lors irréprésentable, devant être accompli en acte. Ainsi l'arrêt du développement régressif peut-il être compris comme une manière de déterminer à la fois le fond, le défaut d'une représentation, et un office de sujet (en cette circonstance), comme étant corrélatifs les uns des autres.

Certes, toutes les expériences ne présentent pas cette singularité ; au moins nous est-elle familière, ne serait-ce que lorsque nous tenons discours sur le langage, puisque toute tentative destinée à maîtriser [ce que nous nommons] sens ou signification implique que nous parlions effectivement. De même qu'il ne suffit pas de vivre pour savoir ce qu'est vivre, il ne suffit pas de parler pour savoir ce que parler veut dire ; mais chaque être humain porte en bandoulière son « laboratoire grammatical », portatif, autonome et toujours disponible, à l'égard duquel il est autant l'objet des expériences que le sujet qui les assume, et en médite les implications. La question de la trace nous invite à prolonger la méditation des « concepts-de-fond »¹, jusqu'à inverser le cours de l'injonction aristotélicienne pour formuler qu'*il ne faut pas arrêter* ; car si l'arrêt est inévitable, parce que le sans fin demeure inépuisable en son principe, il ne s'ensuit cependant pas un fond comme un socle en-deçà duquel il n'y aurait rien, mais un fond d'effectivité qui ne « porte » le discours qu'assumé en acte par un sujet.

Chemins

(le dire serait banté par l'outre-dire : qu'y aurait-il si le dire n'avait pas lieu ? L'avant-dire attend déjà le dire ; mais l'outre-dire n'attendrait rien, pas même l'attente. Rien, sans doute, ne convie mieux le discours au silence, et peut-être même à la contemplation de l'abîme qu'il a le pouvoir d'ouvrir contre lui-même, que la tentative de dire l'outre-dire. Comment pourrais-je dire ce qu'il y aurait si le dire n'avait pas lieu ? Et si le dire et l'écrire sont indissociables de la trace, que pourrais-je dire ou savoir de l'outre-trace, de ce qu'il aurait s'il n'y avait pas la trace ? Comment, dès lors, pourrais-je prétendre dire, savoir ou connaître quoi que ce soit, si ce n'est à distance de ? Trace/écart, trace miroir d'écart)

Puisque la question de la trace s'interpose avant le *dit* et avant l'*écrit*, elle s'interpose en particulier dans le cas du présent texte, même si le travail de lecture que tu dois assumer passe en grande partie inaperçu par l'effet de l'habitude ; mais il suffit de quelques difficultés pour que ce travail redevienne manifeste (calligrammes, écriture manuscrite illisible, etc.). Dans ce texte, tu ne saurais percevoir « la » lettre e comme telle, que nul n'a jamais vue ni ne verra jamais ; pour autant, tu n'hésiteras pas à reconnaître que ce texte comporte plusieurs occurrences (ou instances) de « la » lettre e. Cela ne signifie pas que « la » lettre e comme telle soit présente plusieurs fois sur ce papier, mais seulement que tu réfères certaines traces à « la » lettre e, quoique ces traces soient à la fois distinctes (multiplicité des occurrences) et parfois fort peu ressemblantes (comme e et E par exemple). Tu peux également remarquer que le nom de cette lettre, e, puisqu'il figure lui-même dans ce texte, n'est d'aucun secours pour atteindre l'idéalité de la lettre : le rapport à l'idéalité du nom implique des difficultés qui sont analogues, en leur principe, au rapport à l'idéalité de ce que le nom est supposé nommer. Ce qui vient d'être dit se transpose à la voix, et, par exemple, nul n'a jamais prononcé ni entendu le mot *mot* comme tel. Lorsqu'on rapporte toutes ces remarques (et bien d'autres pourraient être ajoutées) à la question du signifiant, en particulier à la coupure entre signifiant et signifié, on ne peut éviter de constater à quel point la détermination du signifiant est loin de se réduire à des difficultés relatives à la matérialité des sons ou des inscriptions (variantes, ressemblances, différenciation, etc.). Sans même entrer dans des difficultés additionnelles, lorsque, par exemple, un signifiant est reconstitué grâce au sens d'une phrase, on peut schématiquement distinguer [au moins] trois degrés de glissements potentiels à l'endroit du mot *signifiant* :

1. Cf. Martin HEIDEGGER, *Grundbegriffe (concepts fondamentaux)*. Traduction française de Pascal David, Gallimard, Paris, 1985.

signifié	signifié
signifiant	signifiant (idéarité)
	signifiant (substrat)
	signifiant (matérialité)

Fig . . .

Ce schéma n'est pas à lire au pied de la lettre, comme si le passage d'une matérialité indéterminée à un signifié univoque exigeait un certain nombre d'étapes scandant une idéalisation ou une immatérialité croissante ; il s'agit seulement d'attirer l'attention, dans la perspective du glissement trace/trace, sur les difficultés qu'implique le coup de force de la coupure entre signifiant et signifié, comme s'il devait être tenu pour évident que « le » signifiant soit façonné dans une pâte matérielle homogène, et que le signifié soit d'une autre « nature ». Car c'est précisément lorsqu'on s'attache à ne pas escamoter la question d'une matérialité du signifiant, qu'il devient possible d'apercevoir que la détermination du signifiant implique un travail d'élaboration et d'interprétation qui ne cède en rien, au plan des principes, à l'élaboration des idéalités en général, au moins sous les aspects de la délimitation, de l'unité et de l'identité. N'est-il pas aussi problématique d'élaborer le concept d'arbre que le concept d'*arbre* (idéarité de signifiant) ? Les instances du mot *arbre* ne sont-elles pas autant « dans le monde » que les instances du concept d'arbre que je vois par la fenêtre de mon bureau ? Qu'en conclure, sinon que ce n'est même pas le signifiant (comme idéalité ou comme trace) qui est perçu, et encore moins donné, lorsque nous lisons un texte ou lorsque nous écoutons quelqu'un parler, car ce que nous appelons « le signifiant » est déjà une reconstitution théorique, pris dans la dérive du glissement trace/trace.

S'attacher à la matérialité, comme la question de la trace nous y invite, ne conduit pas à quelque « réalité matérielle » donnée et peuplée de choses apprêtées pour l'étiquetage, mais infléchit le discours jusqu'à le plier, l'obligeant à se tourner vers l'élaboration de son propre anéantissement. Au degré le plus général, quand on considère un discours en tant que discours, il convient de comprendre cet anéantissement comme ce qu'il y aurait si le dire n'avait pas lieu : une matérialité indéterminée — l'outre-dire. Qui pourrait mettre le monde entre parenthèses sans y placer aussi le discours, et même *son* discours ? Ce tournant n'est pas un retournement, comme un retour vers ce qui aurait déjà eu lieu une fois, mais l'appel d'un *chemin d'Orphée* : « Enfin, si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux. ¹ » (*tandis que le crépuscule presse le discours sur le chemin qui le conduit vers sa nuit, l'aube, si elle vient, lui permettra de reparcourir ce chemin en sens inverse, afin de lui restituer cette nuit obscure recueillie par l'oubli comme ce qui, désormais, aura enveloppé, mêlés l'un à l'autre, l'anéantissement et l'origine ; et ce qu'hier l'évanouissement des dernières lueurs engloutissait dans la nuit, la brume matinale se dissipant le découvre, inversé, comme un jaillissement initial dans la lumière du jour*) Un chemin d'Orphée passe en tout point d'un discours, « A travers tous les êtres passe l'unique espace : / espace intérieur du monde. Silencieusement volent les oiseaux / tout à travers nous. ² », et guide vers cette nuit qui demeure toujours accueillante pour qui en accepte le risque : « Entre les périssants, ici, au règne du déclin, / sois un cristal tintant, et qui déjà se brise avec le son. / Sois — et sache également la condition du non-être, / l'infini fondement de ta profonde vibration intérieure, / afin qu'en cette unique fois, parfaitement tu t'accomplisses. ³ ». Ce mouvement orphique n'est pas spécifique à l'art ; il appartient aussi à toute « méditation théorique », qu'elle soit philosophique, scientifique, analytique, juridique, etc., car cette nuit peut être aussi *fondement*, pour autant qu'on prenne acte du glissement de fondement [comme socle] sur fondement [comme abîme] ⁴. L'origine (aussi bien que le fondement) n'est pas quelque chose qu'on pourrait assigner ou saisir, ou dont on pourrait s'assurer avoir fait l'expérience ; car c'est moins l'origine qui se dérobe ou s'efface, que la supposition qu'il y a origine qui demeure... une supposition, comme une certaine manière d'imaginer la tenue d'un discours.

1. René CHAR, *Les Matinaux*.

2. Rainer Maria RILKE, extrait d'un poème daté d'août 1914, cité par Maurice BLANCHOT dans *L'espace littéraire*, Gallimard, Paris, 1955, page 174. Juste avant cette citation, Blanchot note : « Il [Rilke] l'appelle *Weltinnenraum*, l'espace intérieur du monde, lequel n'est pas moins l'intimité des choses que la nôtre et la libre communication de l'une et de l'autre, liberté puissante et sans retenue où s'affirme la force pure de l'indéterminé. »

3. Rainer Maria RILKE, *Sonnets à Orphée* (II, 13). Traduction française de Armel Guerne, Le Seuil, Paris, 1972, page 163.

4. J'ai développé ailleurs l'étude de ce glissement : cf. *En réponse à une question de Michel Fennetaux*, in *Césure au Collège international de Philosophie*, 1993 ; et *D'une expérience qui ne serait pas du « sans blanc »*, in *Papiers du Collège international de Philosophie*, n° 22, 1993.

Le glissement trace/trace a quelque raison de sommeiller à l'ombre de notre cécité : l'effacement du double travail d'interprétation lié à la reconnaissance d'une trace et à la détermination du substrat efface aussi, en ce point, le chemin d'Orphée qui conduirait à l'élaboration de l'anéantissement ; à la place de cette élaboration s'installe ou se conforte la supposition d'une donation, autant des choses, des objets, des êtres, des idéalités, etc., que des traces, des mots, des lettres, des signifiants, des phonèmes, etc. Le chemin de cette élaboration est peut-être obstrué, mais le travail d'interprétation n'est pas aboli pour autant. En chaque médiation, l'obstruction provoquée par le glissement concerne ce qui conditionne leur possibilité, à savoir que tout le travail d'interprétation impliqué par la détermination des substrats et des idéalités, et par la reconnaissance des traces, doit être *effectif*, ce qui ouvre donc, en chaque occasion, un office de sujet. Si les substrats, les traces et les idéalités ne sont pas donnés, alors ils se constituent déjà, en quelque manière, comme une trace du sujet qui assume leur détermination et leur reconnaissance. Ainsi pourra-t-on comprendre que le glissement trace/trace cèle cet accomplissement qui passe effectivement par le point double de l'anéantissement et de l'origine ; mais aussi longtemps que cet accomplissement n'aura pas été élaboré comme un *acte* par un discours approprié, il se sera effectué à l'insu de celui qui l'aura assumé, comme s'il avait parcouru le chemin d'Orphée avec un bandeau sur les yeux, ou plutôt comme évanoui, les yeux ouverts, « Car tout près de la mort, on ne voit plus la mort mais au-delà, / où l'on regarde fixement, avec le grand regard, peut-être, de l'animal.¹ ». Enfin, *l'hic et nunc* attaché à l'accomplissement que tu dois assumer pour lire la présente argumentation n'est pas sans rappeler certains traits des *Méditations métaphysiques*, en particulier dans la méditation seconde : « De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit.² »

Montages

et, de manière encore plus restreinte, tenter seulement de reconstituer un questionnement dont trace puisse être compris comme l'un des éclats. Que le questionnement lui-même ne provienne que d'une tentative de reconstitution, c'est déjà reconnaître qu'on ne saurait formuler aucune « question de la trace » qui se laisserait surprendre dans le réconfort d'un sens déterminé et suffisamment assuré de soi pour qu'il puisse être affirmé qu'une « réponse » y répondrait éventuellement. Quelles que soient les feintes mobilisées pour que cette reconstitution soit tentée, la question de la trace sera toujours cette bouée arrachée à son amarre qu'une légère houle anime de mouvements emmêlés, et qui disparaît un instant dans un creux pour réapparaître, dansant au gré d'une crête soulignée d'écume blanche, ni plus proche ni plus lointaine, mais toujours dérivante.

(le mouvement qui tente de s'approcher de la trace, ou qui croit s'en approcher, ne semble se développer que dans l'exacte mesure où il porte en soi les moyens et la force de son propre anéantissement. Cependant, ce risque ne saurait étouffer l'élan qui, sans cesse, relance le mouvement selon un cheminement toujours renouvelé, donnant ainsi chaque fois à éprouver, au sein de la plus extrême précarité, la seule certitude qui nous soit accessible, celle d'avoir échoué et renoncé. Aussi tout ce que trace attire à soi, et noue en un tissage aux ramifications multiples, advient au lieu de ce qui aurait dû être dit si un tel dit n'avait pas été impossible ; trace ne serait, peut-être, qu'un nom parmi d'autres de cet au lieu de)

Fallait-il ne rien écrire au-delà de la parenthèse, ne pas même écrire la parenthèse, si la trace ne s'impose qu'à demeurer distante, échappe quand elle paraît céder. Peut-être ne mesurons-nous pas toujours à quel point le discours peut se trouver lutter contre le discours, lui qui ne tient que prélevant, dans le mouvement par lequel il tend à son propre anéantissement, la violence d'une effraction.

Sans doute la nuit orphique n'est-elle pas moins énigmatique que la supposition d'une donation, et la question de la trace, pour ne considérer qu'elle, n'est pas « résolue » pour autant. Mais à différer ainsi une telle « réponse », c'est la question de la trace qui se trouve restituée ou reconstituée en chaque recours à la médiation de la trace, donc en particulier dans toute positivation liée au *dit* et à l'*écrit*. Il suffit en effet de gripper le glissement trace/trace pour que le caractère hybride du substrat d'une trace (articulation entre une matérialité indéterminée et l'effet d'une interprétation) s'étende à tout ce qui en dépend directement ou indirectement. Il s'agit moins d'en conclure qu'il y a du sujet, que de veiller à ne pas oublier le travail d'interprétation qui s'y trouve impliqué, y compris quant à la supposition qu'il y a du sujet : « Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a une hypothèse.³ ». Suivre le chemin d'Orphée dissimulé par le glissement trace/trace ne

1. Rainer Maria RILKE, *Elégies de Duino*, huitième élégie. Traduction française de Armel Guerne, Le seuil, Paris, 1972, page 75.

2. René DESCARTES, *Méditations métaphysiques*, Garnier Flammarion, Paris, 1979, page 79.

3. Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XX*, Le Seuil, Paris, 1975, page 129.

conduit pas à quelque réalité matérielle donnée, mais à la supposition d'un point de réel, point *bors ligne*¹, élaboré (et non pas donné) comme impossible [à rejoindre] à seulement le supposer ; « Mais il faut aussitôt ajouter que c'est l'impossible en tant qu'on y a aussi (comme sujet) rapport.² ». La supposition ne suffit donc pas, ni le choix des mots (coupure, distance, lien, etc.) utilisés pour tenter d'accréditer qu'il y aurait *rapport* à un tel point ; encore faut-il proposer une expérience qui ne laisse aucune échappatoire, à condition toutefois que celui qui s'y engage s'assujettisse à un *montage*³ qui, d'une part, identifie cette expérience à l'effectivité supposée du rapport supposé à ce point de réel supposé, et, d'autre part, élabore cette effectivité supposée pour la référer à un *acte* corrélatif de l'*office d'un sujet* : tous les éléments d'un tel montage sont hybrides, puisqu'ils dépendent de la référence que constitue ce point de réel supposé. A cet égard, le présent texte (en particulier l'étude du développement régressif des schémas) n'est jamais que l'installation d'un montage destiné à amener le lecteur à se reconnaître faire *hic et nunc* l'expérience d'un *rapport* à un point de réel supposé. Cette expérience, qu'on ne saurait confondre avec la problématique d'une objectivation de l'individuation (reconnaissance de formes, individuation d'organismes complexes, morphogénèse, etc.), implique un cas particulier d'office de sujet, à savoir la médiation entre la matérialité indéterminée (comme point de réel) et, pourrait-on dire, la dimension symbolique qu'implique la trace ; c'est, en ce sens, une *expérience du lien*, dont l'effectivité est autant ce qui sépare que ce qui relie.

Cette expérience du lien est certes particulière ; il n'en reste pas moins que le caractère hybride des expériences vaut en général, et que toute expérience est liée à un montage capable de la recueillir et de lui donner sens, y compris dans le contexte de la méthode expérimentale : puisque le manifesté n'est jamais que supposé, et puisque les traces ne sont pas données, la médiation du *se manifester* est elle aussi hybride. Ce qu'on appelle ordinairement un *phénomène* [physique] est donc toujours un montage hybride, dont le chemin d'Orphée s'efface derrière le glissement de *phénomène* [comme manifesté] sur *phénomène* [comme manifestation] : même dans le domaine de la positivité la plus stricte, la supposition d'une séparation entre sujet et objet⁴ est — et aura toujours été — aussi inconcevable qu'impossible.

Mais le souci de la matérialité de la trace porte encore plus loin ses implications. En effet, le principe même des corroborations expérimentales suppose que les traces recueillies à la surface des appareils d'observation soient « identifiées » tôt ou tard à des écritures. Or, une telle identification provoque un *arrachement de la trace à son site*, puisqu'on ne saurait dire que l'écriture figurant sur le relevé est « la même chose », quant à la matérialité, que la trace originelle. Cette « identification », qui est en fait un glissement, c'est-à-dire une substitution, repose, d'une part, sur une élimination de la part indécélable de ces traces, et, d'autre part, sur une idéalisation de la part décelable des traces, de manière qu'à l'issue du relevé le plus strict et le plus scrupuleux, on puisse déclarer, en toute bonne foi, que le relevé écrit est strictement identique aux traces observées ! Ce glissement extraordinaire, qui passe inaperçu (parce qu'impensable) dans le contexte des sciences expérimentales actuelles, s'interpose *avant* la problématique de la quantité et du nombre, et conditionne la possibilité d'une objectivation positive. Mais c'est aussi ce glissement qui nous est devenu très familier par le truchement des ordinateurs et des traitements d'information : n'éprouvons-nous pas comme évident que nous voyons des lettres à la surface d'un écran ? N'est-il pas reçu que les ordinateurs sont des machines permettant de « manipuler des symboles » ? N'en vient-on pas à supposer que le cerveau, et bien d'autres système biologiques, traiteraient des informations, c'est-à-dire des écritures ? Ne convient-il pas de comprendre que cette « positivité grammaticale » s'inscrit dans le déploiement des effets de la conjecture galiléenne (ce n'est pas seulement une métaphore) du *grand livre de la nature* ?

Le parcours d'un chemin d'Orphée provoque un discours à se dédoubler, d'abord en élaborant son propre anéantissement, de manière à rompre l'adhérence que les évidences insouciantes ne cessent de tisser entre les mots et les choses, puis en se réélabrant, de fond en comble, en référence à ce point d'anéantissement qui lui tiendra lieu d'origine ou de fondement. *Eurydice deux fois perdue*. Cette distinction des deux moments n'est jamais nette, car un chemin d'Orphée est une sorte d'errance qui creuse toujours plus avant le discours en train de se dédoubler ; l'élaboration d'un anéantissement, tout comme celle du doute, se présente comme un récit reconstitué après-coup *depuis* le basculement auquel elle aurait dû conduire : « Le saut mortel de l'écrivain sans

1. Cf. Jacques LACAN, *L'étourdi*, in *Scilicet* n° 4, Le Seuil, Paris.

2. François BAUDRY, *Double mise en jeu du réel en psychanalyse*, in *Les carnets de psychanalyse*, n° 5-6, 1994. Cf. aussi *L'enveloppe de l'objet (et la compacité du vide)* in *Césure* n° 5, *De la loi*, 1993.

3. Mot emprunté à Pierre LEGENDRE. Cf. en particulier *Le désir politique de Dieu (essai sur les montages de l'Etat et du Droit)*, Fayard, Paris, 1988.

4. Pour une part, cette supposition est une variante de la supposition d'une donation.

lequel il n'écrirait pas, est nécessairement une illusion dans la mesure où, pour s'accomplir réellement, il faut qu'il n'ait pas lieu.¹ ». Un discours ainsi réélaboré utilise les mêmes mots qu'auparavant, qui sont donc eux-mêmes dédoublés ; parce qu'ils ont rompu toute adhérence évidente avec une « réalité donnée », ces mots renouvelés sont comme évidés de leur chair profane. Et s'ils reprennent sens dans leurs rapports aux *montages* destinés à envelopper ce qui tient lieu d'anéantissement et d'origine, pour que le discours puisse s'y tenir, ils ne cessent de glisser entre leur ancienne adhérence et leur insoupçonnable légèreté, entre l'évidence et l'évidance, oublié et mémoire du chemin d'Orphée qui les traverse et les creuse.

Le langage, en tant que nous le pratiquons, détermine deux médiations principales, la médiation du *dire*, comme une venue à la trace, et la médiation de *l'entendre*, comme une remontée vers l'avant-trace, c'est-à-dire comme une interprétation. A ce degré de généralité, ces médiations ne sont pas caractérisées par le support du *dit* (voix, écriture, ou toute autre modalité appropriée), mais par le fait qu'elles déterminent un office de sujet *en tant qu'il parle effectivement*. Dans la médiation du *dire*, c'est donc ce [sujet] qui assume un tel office qui s'interpose entre le *dit* et sa provenance ; c'est donc aussi lui qui assume la distance médiatrice comme un *reste à dire* inépuisable, et qui glisse sous les blancs du *dit*. La médiation du *se manifester* est identique, quant à sa structure, à la médiation du *dire*, mais les offices ne sont pas spécifiés de la même manière : la distance médiatrice n'est pas associée à un office de sujet *en tant qu'il parle*, mais à l'accomplissement d'un *se manifester*, de sorte que les traces ne sont pas, en principe, à *entendre* (car elles ne sont pas, en principe, supposées signifier), mais à interpréter comme un déchiffrement. Dans les deux cas, la seconde médiation, côté interprétation, implique toujours un office de sujet *en tant qu'il parle*.

Jusqu'à présent, la question de la trace n'a pas apporté d'éclaircissements quant à une éventuellement distinction entre le *dit* et *l'écrit* ; « L'écrit n'est nullement du même registre, du même tabac si vous me permettez cette expression, que le signifiant.² ». Peut-être même l'attention portée à la matérialité des traces aurait tendance à accentuer la référence à l'écriture. Il me semble cependant que la perspective ouverte par l'idée de *montage* peut donner lieu à quelques remarques, quand on porte l'attention sur ce qui peut venir se substituer à la provenance des traces, provenance comprise comme effective et ultimement inaccessible. Lorsque j'écoute quelqu'un parler ou lorsque je lis un texte, je réfère ordinairement la provenance de son *dit* (oral ou écrit) à l'effectivité du sens ; en tant que j'assume l'office de l'interprète (auditeur ou lecteur), je substitue en quelque manière le sens effectif que je [re]constitue à la provenance [supposée] du *dit*, provenance qui m'est inaccessible (ce que ça/il veut dire). A cet égard, dans le montage du *dire*, la médiation de la venue à la trace est associée à *dire* (par oral, par écrit, par gestes, etc.) dans la mesure où un interprète (réel ou supposé, moi qui dis ou autrui) réfère la provenance des traces à l'effectivité d'un sens, donc reconnaît ces traces comme un *dit*, et propose comme substitut (ou équivalent théorique) de cette provenance l'effectivité d'un sens par lui [re]constitué et éprouvé. Le montage de *l'écrire* est analogue, excepté le fait que le substitut de la provenance [d'une écriture] est une écriture : dans le *montage de l'écrire*, la médiation de la venue à la trace est associée à *écrire* (par oral, par écrit, par gestes, etc.) dans la mesure où un interprète (réel ou supposé, moi qui écris ou autrui) réfère la provenance des traces à de l'écriture, donc reconnaît ces traces comme une *écriture*, et propose comme substitut (ou équivalent théorique) de cette provenance une écriture par lui [re]constituée. La médiation de *l'écrire* implique un *reste à écrire* qui figure sous forme indécélable : dans un tel montage, les écritures sont *pas sans blancs*, et la médiation de *l'écrire* peut se comprendre comme une manière d'*effacement*.

Le dédoublement des discours induit des glissements particulièrement délicats à démêler à l'endroit du *dire* et de *l'écrire*, étant entendu que ce que je viens d'esquisser se limite à quelques remarques, et que les interprétations proposées ne visent pas à épuiser les multiples aspects du *dire* et de *l'écrire*. Ces deux montages, qui sont deux déploiements du montage de la trace, ne sont ni exclusifs ni incompatibles, de sorte qu'ils peuvent coexister, non sans glissements éventuels. Ainsi, par exemple, le rapport d'un signifiant à un autre signifiant au sein du *dit* (montage du *dire*) ne saurait être confondu avec le rapport d'une écriture à une écriture dont elle proviendrait (montage de *l'écrire*), même s'il s'agit de signifiants écrits ou d'écritures orales. Il est clair que la cheville ouvrière de ces confusions est le glissement lettre/lettre, puisque la lettre (au sens ordinaire) relève du montage du *dire*, quant à l'inscription des signifiants, et du montage de *l'écrire*, quant à l'inscription des écritures. En tant qu'il n'implique pas la supposition du sens *comme provenance*, le montage de *l'écrire* peut se déployer en de multiples médiations, autant dans le domaine de la positivité scientifique actuelle (*se manifester*, formalisation, information, etc.), que dans celui des arts (peinture, danse, musique, cinéma, photographie, etc.) ;

1. Maurice BLANCHOT, *L'écriture du désastre*, Gallimard, Paris, 1980, page 105.

2. Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XX, op. cit.* page 31.

d'autres domaines (littérature, poésie, droit, psychanalyse, par exemple) dépendent à divers degrés, et de multiples manières, de l'articulation des deux montages, voire de leur entremêlement.

Imaginons, même si c'est impossible, que la distance médiatrice entre la trace et l'avant-trace devienne infime ; imaginons, en quelque sorte, que nous puissions provoquer un *passage à la limite* du montage de la trace. Tandis que la médiation s'évanouit, la part indécélable est sur le point de s'évanouir, et la trace, sur le point de devenir complètement décelable, est aussi sur le point de coïncider avec sa propre provenance. L'effacement s'évanouit, et l'écriture sans blancs a presque rejoint la provenance de l'écriture ; le *dire* s'évanouissant emporte le sujet, laissant un dit sans reste rejoindre sa provenance. (Monde). Les coupures sont sur le point de se cicatriser, les places de se confondre. « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.¹ » (*sans hâte, le crépuscule apaisé dévoile la nuit ; et tout aura sombré dans ce qui est peut-être aussi le Même. L'aube effaçant la nuit aura effacé la trace matinale, imperceptible murmure d'une brume de blancheur,*

1. Jacques LACAN, *Le séminaire, livre XX, op. cit.* page 20.